

SOUVENIRS SUR MGR. DURIEU.

Mgr Durieu ne manquait jamais au rendez-vous qu'il avait marqué à ses sauvages. "Mort ou vif, je viendrai vous voir à telle date," avait-il l'habitude de dire.

Il se trouvait à Hope, sur le Fraser, à 80 milles de New-Westminster, en Novembre 1880, et quand il fût temps de partir, de là, les sauvages firent des difficultés pour le reconduire : ils avaient peur d'une tempête dont ils présentaient les approches. Un jeune homme seulement consentit à accompagner l'Evêque qui se rendit de camp en camp, à marches forcées, pour arriver à Ste-Marie, une distance de 50 milles, afin d'en repartir à temps, et d'arriver à point nommé dans les camps qu'il devait visiter ensuite. Il arriva brisé de fatigue, après avoir voyagé par un temps affreux, à travers la neige et sur la glace, qui se cassa sous ses pieds, le jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, d'où il sortit tout mouillé pour voir ensuite ses habits se geler sur sa personne.

Les missionnaires qui ont suivi Mgr Durieu dans ses missions ont trouvé les sauvages bien formés, pleins d'égard pour le prêtre, le conduisant et reconduisant entre leurs différents camps, se chargeant de ses bagages avec empressement ; le nourrissant généreusement tout le temps qu'il séjourne dans leur camp.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Je me rappelle avoir enten-

du dire à Mgr que, chez les Cheam, par exemple, dans le commencement, on ne lui offrait que du pain sec et du thé, pendant que les sauvages avaient toute espèce de nourriture, consistant dans le fruit de leur chasse ou de leur pêche, avec la réserve de fruits secs dont ils avaient fait provision pendant l'été.

Alors, Monseigneur restait couché, fatigué, épuisé. Les sauvages alors lui disaient avec leur brutale manière de parler :

—Tiens, tu ne te lève pas, tu reste couché, tu fais le paresseux.

Et Monseigneur, ou plutôt alors le père Durieu, de leur dire :

—Et comment voulez-vous que je me lève, comment voulez-vous que je travaille pour vous : vous ne me donnez rien à manger.

—Les sauvages sont pauvres ; nous ne pouvons pas te donner du bon manger comme il y en a chez les blancs. Pourquoi ne t'achète-tu pas ton manger comme le font les blancs.

—Parceque je travaille pour vous, et c'est à vous de me nourrir : si vous travaillez pour moi, je vous nourris, et je vous paie. Je ne vous demande pas de me payer, mais il faut du moins que vous me nourrissiez.

—Mais nous n'avons pas de bon manger pour toi.

—Vous avez bien de la viande de chevreuil, vous tuez des oiseaux, vous avez des fruits sauvages.... donnez-moi de ce que vous avez